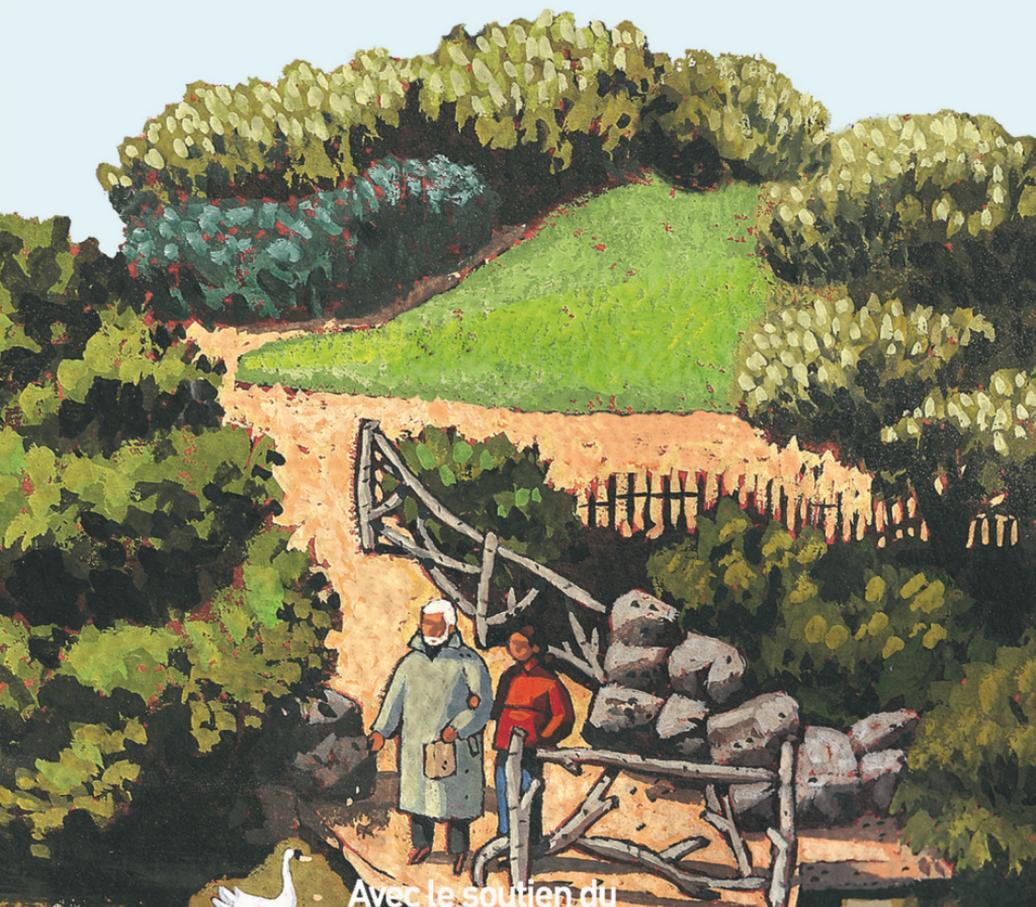


Yaël Hassan

un grand-père tombé du ciel



Avec le soutien du

CNL

Centre national du livre

Extrait de la publication

casterman

POCHE

www.centrenationaldulivre.fr



un grand-père tombé du ciel

illustration Marcelino Truong

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

Un grand-père tombé du ciel

Cet ouvrage a reçu
le Prix du roman jeunesse 1996
le Prix Sorcières 1998
le Grand Prix des jeunes lecteurs de la PEEP 1998
le Prix des Mange-livres de Carpentras 1999
le Prix du premier roman
de Châlons-sur-Marne 1999
le Prix du Jury et Prix des Lecteurs, Clamart, 2006
le Prix du meilleur roman, Salon du livre de Jeunesse
de St-Laurent-de-la-Salanque 2009

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-04595-8
N° d'édition : L.10EJDN000780.C002

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 1997 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en mars 2012, en Espagne.
Dépôt légal : septembre 2010 ; D. 2010/0053/462

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Yaël Hassan

Un grand-père tombé du ciel



Illustré par Marcelino Truong

casterman
POCHE

Extrait de la publication

*À la mémoire d'Abraham Popowski,
mon père*

Remerciements à

Galith, Ilanith, mes filles

Marc

Natacha et Sarah, premières lectrices

Arc'hantael, Alexandre, Antoine

Aurore, Chloé, Judith et Mathieu

qui se reconnaîtront

Y. H.

Paris, le 10 octobre 1995

Cher, très cher Grand-Père,

Te souviens-tu ? Tu m'avais offert ce journal intime pour mon douzième anniversaire et je t'avais demandé ce à quoi il pourrait bien me servir...

«Un journal intime c'est un ami, un confident, m'avais-tu répondu. On lui confie ses bonheurs et ses chagrins. Ses secrets, aussi. C'est un ami fidèle et muet qui jamais ne te trahira.» Et lorsque j'avais répliqué que toi tu étais déjà cet ami, ce confident, et que je n'avais nullement l'intention de te remplacer ni par un stylo ni par un cahier, ton regard s'était légèrement voilé puis, m'effleurant la joue de ta barbe blanche, tu m'avais dit : « Je ne suis qu'un vieil homme et je ne serai pas toujours là, Leahlé. »

À plusieurs reprises, j'ai été tentée de prendre mon journal pour y écrire les événements majeurs de ma petite vie de collégienne, pour y parler de mes coups de

cœur, de mes coups de haine aussi. Mais, à chaque fois, mon stylo est resté suspendu au-dessus de la page blanche, muet. Sans doute parce que les gens heureux n'ont pas d'histoires à raconter, comme tu te plaisais à me le répéter. Je n'avais pas vraiment compris à l'époque le sens de cette petite phrase. Il me semble si clair, à présent.

Parfois, je suis prise d'une horrible angoisse : j'ai peur de ne pas t'avoir dit assez souvent combien je t'aimais. Je crois qu'on ne pense jamais à le dire assez à ceux qu'on aime. Cela paraît si évident ! Et pourtant, rien n'est moins évident. La preuve en est que rien n'aura jamais été simple entre nous, et que notre histoire commune ne débuta pas, comme elle aurait pu le faire, par de l'amour et de la tendresse.

1

LA NOUVELLE



J'avais environ dix ans. Fille unique, je vivais au chaud entre papa, ingénieur, et maman, secrétaire. Nous étions seuls, tous les trois, sans famille. Ni oncles, ni tantes, ni cousins, ni cousines, ni grands-parents. « C'est à cause de la guerre », m'avait dit un jour maman, jugeant l'explication suffisante. Comme nous avons beaucoup d'amis, je ne souffrais pas vraiment de cette absence de parentèle. Amis? Cousins? Peu m'importait! Ce qui me contrariait, toutefois, c'était de ne pas avoir de grands-parents, comme la plupart des autres enfants. Parce que inconnue, cette catégorie de l'espèce humaine m'intriguait au plus haut point. Après observation chez des camarades nantis de papis et mamies, j'en avais conclu qu'en général, les

grands-parents ressemblaient fort aux parents sauf qu'ils étaient plus âgés, plus patients, plus cool, plus attentifs, plus disponibles, plus généreux et parfois même plus affectueux. Bref, il s'agissait là d'une sorte de parents améliorés par l'expérience et les années ! Bien que je n'eusse alors nullement à me plaindre de l'amour que me portaient les miens, je pensais qu'il m'eût été fort agréable d'avoir ce petit complément d'affection qui est toujours bon à prendre !

Il serait faux de prétendre que cela me perturbait, mais il m'arrivait assez souvent d'avoir un petit pincement au cœur lorsque je voyais les autres en compagnie de leurs grands-parents. Cela dit, je n'étais pas traumatisée par cette absence. Je l'étais même si peu que je n'éprouvais jamais le besoin de demander à mes parents une véritable explication concernant cet état de fait, me contentant de tenir la guerre pour responsable. Il est vrai que j'avais pris l'habitude de ne plus poser trop de questions sur les différences existant entre notre mode de vie et celui de mes camarades d'école parce que, à chaque fois qu'il m'arrivait de m'étonner, papa ou maman me répondait invariablement : « C'est parce que nous sommes juifs et que chez nous, c'est comme ça. »

À cette époque-là, j'étais à mille lieues d'imaginer que l'avenir s'apprêtait à mettre d'autres couleurs dans ma petite vie tranquille et ordonnée.

C'était un soir semblable à tous les autres soirs. Un soir qui ne me serait jamais resté gravé en mémoire s'il n'avait été celui où maman m'annonça la NOUVELLE. D'ordinaire, lorsqu'elle disait : « Leah, ton père et moi désirons te parler », cela ne présageait rien de bon parce qu'elle enchaînait aussitôt sur « nous avons pu constater, ton père et moi, qu'il règne dans ta chambre un désordre sans nom » ou encore « nous avons pu constater, ton père et moi, que tes notes ont légèrement baissé ce mois-ci ». Je me suis d'ailleurs souvent demandé pourquoi elle dit toujours « ton père et moi », vu que papa ne semble jamais remarquer quoi que ce soit d'anormal et qu'il a l'air fort surpris quand maman nous met au courant de ses découvertes.

Mais revenons donc à ce fameux soir quand elle dit : « Leah, ton père et moi désirons te parler... »

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? ai-je demandé, sur la défensive. Ma chambre est rangée, mes notes sont bonnes et...

— Il ne s'agit pas de cela, Leah ! m'a interrompue

papa, le ton sévère, maman veut t'annoncer quelque chose.

— Voilà, a poursuivi maman visiblement embarrassée, dans environ trois semaines, mon père, ton grand-père, viendra s'installer chez nous.

En toute modestie, je crois être une personne dotée d'une intelligence plus qu'honorable et j'ai, d'ordinaire, la réplique vive et facile. Pourtant, sous le choc, je suis restée plus muette encore que la carpe qu'achète maman pour les fêtes, et l'expression de mon visage devait être tout aussi stupide que celle de ce pauvre poisson.

— Mais il sort d'où, ce grand-père ? ai-je demandé, atterrée, après avoir rassemblé tant bien que mal mes esprits éparpillés.

— Des États-Unis, de New York plus précisément.

— De New York ? Tu as un père à New York et je ne le savais pas ! Mais tu le cachais ou quoi ?

Papa est venu au secours de maman.

— C'est une longue histoire, Leah, ce n'est pas facile à raconter comme ça. Une histoire de grandes personnes, que tu comprendras peut-être plus tard.

S'il est une manie que je déteste chez les parents, c'est celle de penser que leurs enfants sont tellement débiles qu'ils ne sont pas capables de les

comprendre. Attitude tellement ridicule que, finalement, ce ne sont pas eux qui nous expliquent les choses les plus importantes de la vie et qu'ils sont souvent bien étonnés le jour où ils découvrent que l'on sait depuis belle lurette que les enfants ne naissent pas dans les choux !

— Je vois pas ce qu'il y a de si difficile à comprendre dans le fait que j'ai un grand-père ! De plus, je me souviens vous avoir déjà posé cette question. Maman m'avait dit que c'était à cause de la guerre. C'était n'importe quoi, alors ! Et maintenant que j'ai dix ans et demi et bientôt onze, je découvre que non seulement j'ai un grand-père, mais qu'en plus il vient s'installer chez nous !

— Tu as raison, Leah, a répondu papa. Je crois que nous avons eu tort. Il n'était pas dans nos intentions de te cacher quoi que ce soit, mais comme nous étions en froid avec lui et que tu ne l'as jamais connu, nous n'avons pas jugé nécessaire de t'en parler. En fait, nous attendions que l'occasion se présente, tout simplement.

— D'accord, concédai-je, magnanime, je vous pardonne ! Mais maintenant, je veux tout savoir !

— Elle a raison, fit papa à l'intention de maman. Il faut lui expliquer.

2



UNE BROUILLE REGRETTABLE

Alors, maman raconta.

— Je ne suis pas née en France, mais aux États-Unis, ce que je crois t'avoir déjà dit, d'ailleurs.

— Oui, ça je sais.

— À l'âge de dix-huit ans, j'ai décidé de venir en France pour perfectionner mon français. Ton grand-père, très réticent, m'a autorisée à partir pour un an, mais pas plus. Mais une fois cette période écoulée, je n'avais plus trop envie de rentrer à la maison. J'avais fait la connaissance de ton père, j'aimais la vie ici, les gens, et c'était ici que je voulais vivre. Seulement, quand j'ai fait part à mes parents de mon désir de rester en France et de m'y marier, ton grand-père s'est mis dans une colère folle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il voulait me garder auprès de lui, comme tous les parents !

— Et pourquoi vous n'êtes pas partis vous installer là-bas, papa et toi ?

— J'avais une bonne situation à Paris, répondit papa, et je craignais de partir à l'aventure dans un pays qui m'était inconnu. Nous nous sommes donc finalement mariés sans son accord, et il nous en a énormément voulu. Il est vrai que la vie l'avait déjà pas mal écorché. Il était aigri. Il ne nous a pas pardonné. Malgré cela, nous avons continué à lui écrire régulièrement. Il n'a jamais répondu à nos lettres. Quand ta grand-mère est morte, il y a quelques années, maman est partie là-bas pour assister à l'enterrement et tenter de ramener ton grand-père. Il n'a rien voulu savoir, s'obstinant à bouder. Je crois qu'il a toujours espéré que nous changerions d'avis et finirions par le rejoindre. Et puis, il y a un mois environ, il nous a téléphoné pour nous annoncer que, finalement, il acceptait notre proposition. Maman et moi n'osions y croire. C'est donc à cause de cette brouille regrettable que tu n'as jamais entendu parler de tes grands-parents. Voilà.

— Et tes parents à toi, papa, que sont-ils devenus ? ai-je alors demandé, espérant soudain les voir ressusciter eux aussi.

— Ils sont morts tous les deux bien avant ta naissance.

— Et mon grand-père américain, il n'est plus fâché alors ?

— Il l'est encore certainement un petit peu, mais le fait qu'il ait pris la décision de venir signifie sans doute qu'il est prêt à se réconcilier.

J'étais si remuée par cette brutale découverte que je n'ai même pas pu, ce soir-là, terminer mon dessert, ce qui ne m'arrivait pourtant que très rarement, la dernière fois remontant à une otite mémorable qui m'avait clouée au lit en pleines vacances de Noël !

Après avoir aidé maman à débarrasser la table, je me suis précipitée sur le téléphone. Il ne pouvait être question de garder cette nouvelle pour moi toute seule plus longtemps. C'est Samuel que j'ai appelé en premier. Je sais bien qu'à mon âge, les filles ont plutôt une meilleure amie, mais je n'en ai jamais trouvé qui soit susceptible de devenir ma meilleure amie. Samuel, je le connais depuis toujours — il faut dire que son père est le meilleur ami du mien. Je lui dis tout, enfin, presque tout — parce qu'il est vrai qu'il y a des choses qu'un garçon ne peut pas comprendre. Samuel est une véritable mine de bons conseils. C'est

fou ce qu'il est calme et réfléchi, comparé à moi qui n'étais que tout feu, tout flammes. Je dis « j'étais » parce que j'ai beaucoup changé depuis.

Comme je m'y attendais, Samuel était stupéfait. Il m'a demandé de lui raconter ma petite histoire en détail et de façon ordonnée parce que, vu l'état d'énerverment dans lequel je me trouvais, il semble que je n'étais pas très claire dans mes explications. Tout au long de mon récit, il n'a pas cessé de pousser des « ouah ! » d'étonnement.

Après Samuel, j'aurais bien voulu appeler quelqu'un d'autre, mais aucun nom ne m'est venu spontanément à l'esprit. Les filles de ma classe n'en auraient rien à faire de moi et de mon grand-père tombé du ciel, même si, personnellement, j'avais envie d'apprendre la nouvelle au monde entier ! Maman aussi, sans doute, parce que j'avais à peine raccroché qu'elle s'est emparée du téléphone pour ne plus le quitter de la soirée.

Je me souviens aussi que ce soir-là, je m'étais entraînée à dire « grand-père » sur tous les tons et de toutes les manières possibles et imaginables. Et, à chaque fois, je sentais comme une douce chaleur m'envahir.

3

L'ATTENTE



Les jours suivants, il y eut à la maison un véritable branle-bas de combat ! J'avoue que ce n'est pas d'une grande gaieté de cœur que j'ai accepté de quitter ma jolie chambre au papier peint parsemé de bouquets de violettes pour une autre bien plus petite, où nous avons eu un mal de chien à caser mes meubles et mon barda. Fille unique, je n'étais guère partageuse ; pourtant, je n'ai pas trop rechigné, tant la raison de ce déménagement me semblait justifiée. On retapissa ma nouvelle petite chambre de jaune paille, on y accrocha des rideaux assortis, et le résultat fut plus que satisfaisant.

Il fallut ensuite songer à l'ameublement de la future chambre de mon grand-père. Papa et maman optèrent pour des meubles rustiques que

je trouvais lourds et tristes, mais personne ne prêta la moindre attention à mon avis, ce à quoi j'étais habituée.

Quand tout fut prêt, il ne nous restait plus qu'à attendre ! Attendre, attendre...

J'essayais souvent d'imaginer la façon dont se déroulerait la scène des retrouvailles entre maman et son père. Mais j'aurais dû savoir que les choses se déroulent rarement de la façon dont on se l'imagine.

Pour me familiariser avec mon grand-père, maman m'a montré quelques photographies de son enfance aux États-Unis. Je trouvais à ma grand-mère l'air triste, la mine apeurée, toute petite et effacée derrière cet homme droit et raide dans son costume sombre, la moustache épaisse, le front plissé et l'œil sévère.

Si j'avais eu à me choisir un grand-père, ce n'est certainement pas celui-là que j'aurais pris. Il est vrai que les photos n'étaient pas récentes, mais le personnage que je découvrais dans l'album de maman m'intimidait et, au fur et à mesure que la date de son arrivée approchait, mon sentiment d'inquiétude s'amplifiait.

Maman semblait peu désireuse de répondre aux

nombreuses questions qui me venaient sans cesse à l'esprit. De toute façon, je pensais que ma curiosité ne tarderait pas à être satisfaite par mon grand-père en personne. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de revenir sans cesse à la charge.

— Que veux-tu que je te dise ? me lança un jour maman, visiblement excédée par mon insistance. Cela fait très longtemps que je ne l'ai pas vu. Quand j'étais petite, je ne le voyais pas très souvent non plus. Il travaillait dur et quand il rentrait le soir, je dormais. Il n'était pas très bavard et je ne peux pas dire que nous ayons été très proches l'un de l'autre. Je le regrette souvent, mais c'est comme ça.

De jour en jour, ce grand-père inconnu prenait un aspect mystérieux et inquiétant qui ne me déplaisait pas. Le conquérir, telle serait ma tâche, me disais-je, séduite par l'aventure ! J'étais loin de m'imaginer alors que cette « séduisante aventure » serait bien plus proche des douze travaux d'Hercule que de la partie de plaisir !

— Ferez-vous une fête ? avait demandé David, le père de Samuel.

— Une fête ? Tu n'y penses pas ! s'était exclamée maman. Mon père n'apprécierait guère !

Domage ! Une grande fête à l'américaine avec

banderoles de bienvenue accrochées aux fenêtres et au balcon ne m'aurait pas déplu ! Il ne me restait plus qu'à détruire discrètement les jolies affiches multicolores portant l'inscription : « *WELCOME GRAND-PÈRE* » que j'avais préparées en secret. Puisqu'il n'était plus question d'en tapisser les portes et les murs, je décidai de marquer l'événement par une attention plus personnelle. Sur une grande feuille de papier Canson, j'ai dessiné un cœur aussi énorme que magnifique que j'ai ensuite colorié à grand renfort de feutres multicolores. « Je le lui déposerai sur son oreiller, ce sera une belle surprise », ai-je pensé en admirant mon œuvre, vraiment ravie du résultat.

— Tu devrais y inscrire quelque chose en anglais, me suggéra Samuel quand je le lui montrai.

— En anglais ! m'écriai-je, bouleversée de n'avoir pas pensé qu'il ne parlait probablement pas notre langue. Mais comment je vais lui parler ?

— Tu apprendras l'anglais, répondit Samuel que rien ne perturbait. C'est pas difficile, tu sais ! En attendant t'as qu'à mettre « *I love you !* », ça veut dire je t'aime.

— Merci ! *I love you*, tout le monde sait ce que ça veut dire !

Fort heureusement, maman, interrogée un peu plus tard, m'a rassurée.

— C'est vrai que cela fera très longtemps qu'il n'aura pas parlé français, il ne l'a jamais très bien parlé d'ailleurs, mais il devrait se débrouiller ! Ne te fais pas de soucis à ce sujet.

Il n'aurait plus manqué en effet que nous ne parlions pas la même langue !